

Préface

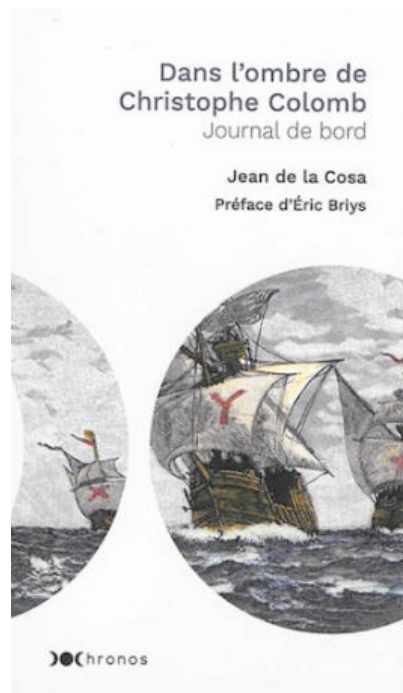
« Dans l'ombre de Christophe Colomb »

Journal de Bord de Jean de la Cosa

Second de Christophe Colomb

Eric Briys

ericbriys@gmail.com



« - Mais alors, si vous n'avez aucune confiance en Ptolémée, Toscanelli, Behaim et les grands cosmographes, si vous méprisez l'or, les perles et les épices, par la Sainte Trinité, qu'êtes-vous venu faire dans cette armada ?

- Amiral, lui ai-je répondu doucement, je suis simplement venu voir... »

Introduction

Une question, une réponse. Tout est dit ou presque.

L'auteur de la question n'est autre que Christophe Colomb, Amiral de la Mer Océane, vice-roi des Terres Nouvelles, un héros encensé par l'Histoire avec un grand h. Son interlocuteur, Jean (Juan) de la Cosa, n'a en revanche pas bénéficié de la même renommée. Et pourtant, sans cet « oublié de l'Histoire »¹, propriétaire et capitaine de la célèbre Santa Maria², point d'Amiral de la Mer Océane, point de vice-roi, point de navigation vers le Ponant pour atteindre le Levant. De Jean de la Cosa, on a presque tout oublié sauf son portulan, cette magnifique carte du monde qu'il dessina entre juillet et décembre 1500 au retour de ses audacieuses expéditions. Ce n'est toutefois (et heureusement) pas le seul artéfact de ses périples nautiques que Jean de la Cosa nous ait légué. La conversation avec Colomb en exergue de cette préface est extraite de son Journal de Bord, journal qu'il tint minutieusement, du 3 août au 25 décembre 1492 lors de leur première expédition.

Ce Journal de Bord a été occulté par celui de Colomb dont nous n'avons pourtant qu'une connaissance indirecte via le texte du missionnaire dominicain Bartolomé de Las Casas³. En langue française, le Journal de Bord de Jean de la Cosa n'a fait, à notre connaissance, l'objet que de deux éditions : celle en 1957 des Editions de Paris et celle de Jean de Bonnot en 2003 dans laquelle le Journal de Bord est annexé à celui de Christophe Colomb. Le Journal de la Cosa, si peu connu, est pourtant diablement passionnant. Il n'est pas qu'un récit d'aventure maritime (et quelle aventure !). Il est aussi la narration au jour le jour de la relation souvent houleuse, toujours loyale, entre un très grand marin, cartographe, cosmographe, injustement ignoré, et son céléberrissime commandant, le grand Colomb.

La présente réédition répare une indifférence : non, l'histoire n'est pas toujours écrite par les vainqueurs (de la renommée). A cet égard, le Journal de Bord de Jean la Cosa est un document

1 Et quelques autres sur lesquels nous reviendrons.

2 La Santa Maria anciennement baptisée Gallega, la Galicienne. Fille de joie.

3 Une bibliographie commémorative de la première expédition de Colomb établie par la Bibliothèque Universitaire Censier ne fait par exemple aucune mention du journal de bord de Jean de la Cosa.

historique précieux. Il souligne, sans arrogance aucune, sans souci de revanche, ce que Christophe Colomb doit à ses équipages et à ceux qui les commandaient. Il dit aussi l'indubitable fascination qu'exerçait l'Amiral de la Mer Océane sur les hommes qui croisaient sa route. Enfin, et ce n'est pas la moindre de ses qualités, il donne l'irrésistible envie, si cela était possible, de prendre la mer avec son auteur.

1. Rendre à Jean de la Cosa ce qui est à Jean de la Cosa:

L'iconographie des grandes découvertes est révélatrice de l'écrasante domination du personnage de Christophe Colomb. L'Amiral a été un sujet de prédilection pour de nombreux artistes. Un tableau du XIXème siècle de Cesare dell'Acqua le représente dans une posture dominatrice tenant un globe terrestre dans ses bras. De nombreux chromos (une forme d'ancêtres des vignettes Panini dont les enfants raffolent) à la gloire de Colomb ont été édités et distribués par la marque Liebig⁴ entre 1872 et 1975. Les représentations de Colomb sont toujours allégoriques. Elles symbolisent le mythe d'un héros providentiel sans lequel rien n'aurait été possible, auquel on a dédié aux Etats-Unis, en Amérique Latine et en Espagne un jour de l'année, le deuxième lundi d'octobre (le fameux Columbus Day). Ce mythe du héros omnipotent a la peau dure. C'est finalement étrange lorsque l'on songe à l'improbable alignement de planètes de toutes sortes que requiert toute réussite. Parmi toutes les planètes qui rendirent possibles le premier voyage de Colomb, il y a les rencontres avec Jean de la Cosa et les frères Pinzon. Rencontres cruciales, car Colomb n'était sans doute pas un navigateur aussi compétent qu'il le prétend dans son propre Journal⁵. L'écrivain provençal Marius André se livre à une « *déconstruction acharnée du mythe Christophe Colomb* » dans un intéressant livre à charge mélangeant roman et récit. Dans un ouvrage intitulé « *Christophe Colomb vu par un marin* », le légendaire Jean-Baptiste Charcot, le bien nommé Polar Gentleman, rend un hommage appuyé à Jean de la Cosa :

« L'histoire, malgré ses mauvais chroniqueurs, saura associer étroitement les noms de Christophe Colomb et de Juan de la Cosa. »

Charcot rappelle que Jean de la Cosa était non seulement un marin émérite mais aussi un cartographe et un cosmographe de grand talent :

« Il provenait de l'Ecole de pilotes établie à Cadix depuis un temps immémorial et où l'enseignement était confié principalement à des marins basques. Cette institution fut confirmée et ordonnancée par une cédula de Ferdinand et Isabelle, datée du 18 mars 1500. Les navigateurs qui en sortaient, hommes remarquables, triés sur le volet, devaient posséder, avec une instruction très

4 GUIDA FIGURINE E MENU' LIEBIG - Edizione Sanguinetti Milano 2016

5 On ne peut certes lui reprocher de se présenter sous le meilleur angle tant ce Journal fut aussi un indispensable instrument de promotion personnelle.

variée et très développée, une moralité incontestée. Ce sont là des qualités qui semblent inhérentes à la corporation des pilotes, et c'est un compliment pour l'une et l'autre de comparer l'école des pilotes basques du xve siècle à celle des pilotes de la flotte française de l'époque contemporaine. »

Nul doute que les qualités de Jean de la Cosa n'avaient pas échappé à Colomb. On les sent poindre à la lecture du Journal. Outre une minutieuse chronique nautique, les entrées quotidiennes du Journal portent le témoignage d'un homme affable doué de surcroît d'une grande intelligence humaine, qualité indispensable lorsqu'on se prépare à affronter l'inconnu (et quel inconnu!) avec une petite centaine d'hommes dans les espaces confinés de trois caravelles sous le commandement d'un amiral à la personnalité impétueuse. Jean de la Cosa démontre dans les pages de son Journal qu'il est aussi un remarquable pédagogue qui ne rechigne pas à expliquer aux néophytes du bord aiguille aimantée, étoile polaire, rose des vents, portulans, rhumbs. Un des membres de l'équipage, Don Rodrigo de Escobedo, représentant de la Cour d'Espagne, conclut au terme d'une longue conversation avec Jean de la Cosa :

« Je comprends maintenant pourquoi l'on assure que la navigation est une science et un art. Le raisonnement appartient à la science ; mais l'habileté du pilote qui doit s'adapter aux circonstances de l'Océan, est un art. »

Une chose est donc sûre, Christophe Colomb savait s'entourer quand bien même il n'écoutait pas quand il l'aurait fallu. S'entourer, car avec Jean de la Cosa et les frères Pinzon, il disposait de la fine fleur non seulement des navigateurs, mais aussi et surtout des cosmographes et cartographes de son époque. Faire la sourde oreille, car en dépit de la ferme opposition de Martin Alonso Pinzon au recrutement de marins au sein des prisons espagnoles⁶, il embarquera vingt-quatre repris de justice en échange de leur amnistie.

2. Deux « capitaines » et une Santa Maria

Deux capitaines à bord de la Santa Maria, c'est a priori un de trop. Jean de la Cosa est le propriétaire de la Gallega / Santa Maria, et c'est sans conteste un marin et un scientifique émérite. Pourtant, à aucun moment dans son Journal de Bord, on ne ressent l'envie de prendre le pas sur Colomb, de lui désobéir. La Cosa admire Colomb. Il est fasciné par la ténacité, par l'entêtement et, chose surprenante, la poésie de Colomb qu'il qualifie d'homme extraordinaire. Dans l'édition de 1957 du Journal de Jean de la Cosa qu'il supervise, l'historien espagnol Ignacio Olagué offre une lecture assez convaincante du personnage de Colomb :

⁶ « Des forçats ! C'est bon pour les galères en Méditerranée, mais par pour une grande entreprise de découvertes. » in Marius André p 99

« Le vrai rôle de Colomb, c'est la préparation de l'expédition, la volonté farouche qu'elle cinglât un jour vers l'ouest . Ce rôle se termina lorsque les caravelles prirent la mer. A partir de ce moment allait éclater le contraste si violent, chez cet homme entre son génie et ses faiblesses. Car les qualités qui lui avaient permis de réaliser son projet se changeaient fatalement dans l'action en autant de défauts. Son expédition fut un succès malgré Colomb et grâce à la science de ses compagnons. » p 13

Colomb et Cosa sont donc complémentaires. A l'arrogance parfois insupportable de Colomb répond la tranquille humilité de la Cosa qui ne s'offusque pas outre mesure des nombreuses approximations de l'Amiral. Lorsque Colomb lui demandera de mentir aux équipages, il obtempérera intelligemment. L'entente entre les deux hommes repose sur un élément clé : ils sont d'accord sur l'essentiel quand bien même ils peuvent dévier sur les détails. Tous deux savent que la Terre est sphérique⁷, et qu'il est donc possible de rejoindre le Levant par le Ponant. La Cosa en revanche doute que la route vers Cathay (la Chine) et Cipango (le Japon) soit vierge de toute terre intermédiaire. Il a l'humilité de celui qui sait qu'il ne sait pas, mais qui est toujours prêt à jouer sa peau et son bateau pour, comme il dit, aller voir, pour vérifier, dans le but de toujours mieux cartographier.

A l'incertitude de l'or⁸, il préfère l'or de l'incertitude :

« Est-il sage de désirer tant de biens, d'abandonner sa femme, ses amis, la patrie ?... Décidément, c'est en voyageant que l'on voit des choses extraordinaires. »

« Pour dresser correctement un portulan, il faut calculer la latitude et la longitude de ses points les plus importants. Et pour cela, il faut y avoir été . »

3. Une lumineuse erreur ou un mensonge habile ?

Christophe Colomb parvient donc à convaincre la Cosa de mentir aux équipages. Mais, de quel mensonge s'agit-il ? Dans le journal de bord de Christophe Colomb qu'il a résumé, Las Casas écrit que le 9 septembre, l'Amiral *« se décida à compter moins de lieues qu'il ne faisait afin que les gens de son équipage ne s'effrayassent pas et ne perdissent pas courage, si le voyage venait à être de long cours »*. Le Journal de la Cosa confirme la requête de Colomb :

« Maestre, il m'est difficile de vous cacher ma pensée. Mais gardez m'en le secret. La traversée peut tirer en longueur et les équipages pourraient s'effrayer s'ils connaissaient la véritable distance parcourue. C'est pourquoi j'estime faire deux calculs : l'un pour vous et les Pinzon, car on pourra

⁷ Tous deux ont observé qu'à l'horizon un navire disparaît graduellement de la coque aux mâts. Ils ont par ailleurs lu Ymago Mundi et Ptolémée

⁸ Pour reprendre le titre du très beau livre de Supervielle

ainsi confronter nos mesures avec les leurs, et un autre pour nos gens. »

Ce mensonge ne manque pas de surprendre la Cosa qui se demande si Colomb n'a pas/plus confiance dans les cartes qui lui ont pourtant servi à convaincre ses soutiens financiers. Il est en fait vraisemblable que Colomb n'avait pas foi en ses cartes tant il les avaient utilisées en support de mensonges « stratégiques ». Le marin Jean-Baptiste Charcot n'est d'ailleurs pas dupe des mensonges de l'Amiral. Il rappelle que Colomb :

« « embrouilla » la vérité parce qu'il devait, pour accomplir son œuvre, non seulement fréquenter des nobles Castellans et même commander à quelques-uns des plus fiers d'entre eux, mais encore donner confiance à ses employeurs et en imposer aux marins placés sous ses ordres. » p 21

Mensonge ou erreur ? La question se pose car l'historien Michel Balard, auteur de la préface du Journal de Bord de Colomb publié par l'Imprimerie Nationale, parle d'une « lumineuse erreur ». Cette erreur, si tant qu'elle en soit une, est double. Lorsqu'il défend son projet d'expédition, Colomb retient une circonférence de la Terre de 30 044 kilomètres alors que l'estimation d'Ératosthène de 40 000 kilomètres est bien connue. Il affirme que Cipango n'est qu'à 5000 kilomètres des îles Canaries. L'erreur est lumineuse selon Balard car, sans elle, Colomb ne serait peut-être jamais parti. Et, c'est sans doute là que l'erreur rejoint le mensonge. Il ne serait pas parti non par peur de la trop grande distance. Il n'aurait pas pu appareiller car ses bailleurs, face à un risque trop important, auraient renoncé à le financer.

Dans le fond, Colomb ne fait pas autre chose que les entrepreneurs modernes lorsqu'ils rédigent leurs plans d'affaires : dans le but de séduire les investisseurs, ils surestiment les revenus futurs de leurs projets tout en tentant d'en minimiser les risques. Les plans d'affaires, formes modernes des portulans, ne sont la plupart du temps que des exercices dans l'art consommé du mensonge, par omission ou pas. Leur vérité tient plutôt dans l'histoire plus ou moins convaincante qu'ils racontent. Et, en matière d'histoire on ne peut nier à Colomb un formidable talent de conteur qui ne manque pas d'impressionner Jean de la Cosa tout au long de son Journal.

Erreur ou mensonge, faux débat, tant les deux finissent par se confondre. Car, il ne faut jamais oublier l'avertissement salutaire de Mark Monmonier dans son passionnant ouvrage intitulé « Comment faire mentir les cartes » :

« Le mensonge est non seulement facile avec les cartes, mais il est même essentiel. Afin de reproduire de manière significative, sur une feuille de papier plane ou sur un écran vidéo, les relations complexes d'un monde en trois dimensions, une carte doit déformer la réalité. ... On n'échappe donc pas au paradoxe de la cartographie : pour offrir une représentation fidèle et fiable, une carte précise doit énoncer de pieux mensonges. »

La Cosa obéira à l'Amiral et tiendra une double comptabilité des distances parcourues. Il le fera à

contrecœur tant sa relation à l'erreur, volontaire ou pas, est différente de celle de Colomb. Colomb fait de l'erreur (souvent volontaire) un instrument de séduction et de commandement. La Cosa, comme il l'écrit dans son Journal, navigue pour « venir voir », pour corriger les erreurs. Il se taira mais ne cessera jamais de mesurer et d'affiner ses mesures. C'est sans doute ce qui explique que Colomb soit devenu la proie de ses erreurs. Jusqu'à sa mort, il restera convaincu d'avoir trouvé la route du Levant par le Ponant. Jean de la Cosa qui, contrairement à Colomb, avait de suite compris que Cuba était une île, conjuguera avec humilité scepticisme et mesures. Ce sont ces mesures qui lui permettront en 1500 de dessiner son fameux Portulan du monde

Conclusion :

Le Portulan de Jean de la Cosa est une forme de prolongement à son Journal de Bord. Il y rend hommage à Colomb. Cette loyauté, déjà présente dans le Journal, n'a pas échappé à Charcot qui écrit :

« Juan de la Cosa, le pilote remarquable, l'homme à la moralité insoupçonnée, mit cette première carte sous l'égide du Patron de l'Amiral des Océans, rendant ainsi un éclatant hommage à son chef. Il le fit à une époque où Colomb avait perdu sa popularité, bravant les foudres du Directeur de l'Office des Indes et de ses acolytes, et donnant pour toujours un flagrant démenti à ceux qui dépeignent le vainqueur de la Mer Ténébreuse honni des vrais marins qu'il avait eus sous ses ordres. Ce document, miraculeusement conservé, est un monument magnifique d'estime, de reconnaissance et de droiture. Il dut être, pour l'Amiral découragé, un touchant et émouvant réconfort. Les meilleurs officiers ne craignent pas d'honorer leur chef et ne cherchent pas à amplifier leur valeur en diminuant la sienne; nous serions bien étonné que le pilote cartographe n'ait pas été un des plus effectifs collaborateurs de l'Amiral. »

A une période où l'Amiral n'avait plus le vent en poupe, La Cosa n'oublie pas celui avec lequel il a vécu des aventures d'exception, celui qui est l'un des grands acteurs de son Journal de Bord.

Solidarité indéfectible des gens de mer ? Sans doute. Il n'est d'ailleurs pas anodin qu'aujourd'hui navigue au large du Golfe de Gascogne un navire-hôpital bien connu des marins-pêcheurs de thon, baptisé... Juan de La Cosa⁹.

Plus simplement, parce que c'était La Cosa, parce que c'était Colomb.

9 <https://www.france.tv/france-3/thalassa/883233-reportage-a-bord-du-navire-hopital-juan-de-la-cosa.html>

Bibliographie :

Christophe Colomb : Le journal de bord, Editions Jean de Bonnot, 2003

Christophe Colomb : La Découverte de l'Amérique, Tome 1 : Journal de Bord et autres écrits, 1492-1493, Tome 2 : Relations de voyage et autres écrits 1494-1505, Paris, La Découverte, 2002

Christophe Colomb : Journal de bord 1492-1493, présentation par Michel Balard (coll. Voyages et découvertes), Imprimerie Nationale, Paris, 1992

Ignacio Olagué (présenté et commenté par) : Journal de bord de Jean de la Cosa, Editions de Paris, 1957

Jean-Baptiste Charcot : Christophe Colomb vu par un marin, Ernest Flammarion éditeur, 1928

Marius André : La véridique aventure de Christophe Colomb, Collection maritime Alain Rondeau, TohuBohu éditions, 2018

Mark Monmonier, Comment faire mentir les cartes, Editions Autrement, 2019